

# Roch Sulima

---

## Les messages oraux contemporains : problèmes choisis

---

Literary Studies in Poland 8, 109-132

---

1981

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Roch Sulima

## Les Messages oraux contemporaines. Problèmes choisis

1

Dans l'ensemble accessible des textes linguistiques que la sémiotique – en tenant compte du genre de leur canal de transmission – divise en textes<sup>1</sup> communiqués oralement, communiqués à l'aide de

---

<sup>1</sup> Nous entendons par «texte» soit un sujet d'étude, ou bien nous rapprochons cette notion de celle qui domine dans les travaux des sémioticiens soviétiques. A. M. Piatigorskij, par exemple, considère le texte comme une variante du signal de communication qui, dans sa forme élémentaire «ne peut être interrompu par le signal de réponse». La notion de «message» prédomine la notion de «texte» et l'on peut la définir de la manière suivante: texte en transmission où la valeur du temps entre l'émission et la réception tend vers le zéro. J'essaie de préciser plus loin l'emploi de certains termes dans les cas qui peuvent prêter à confusion. En tenant compte des différents degrés des reconstructions, nous voyons la nécessité de construire une série de classes paradigmatiques pour les messages qui sont employés dans des situations de communication typiques pour une culture donnée et qui peuvent être considérés comme un «texte large», desservant le niveau donné d'une culture. Cela peut être p.ex. un échange de messages dans une famille entre enfants et parents (adultes) organisé selon le paradigme «enseignant» (tuteur) et «enseigné» (sous tutelle); ou bien un échange de messages dans un groupe en vacances distinguées selon l'opposition: «le temps (le lieu) du travail» – et «le temps (lieu) du loisir», ce qui différencie l'emploi des messages en messages «pragmatiques» et messages «autotéliques». De même, de l'ensemble des messages échangés à l'intérieur d'une institution telle qu'une école nous pouvons construire un cadre fixe (tout-fait) du texte large qui définit le contenu et la structure des sous-textes. De même, «la symétrie» et «la dissymétrie» des rapports de communication souligne la localisation «centrale» du gérant des textes dans un tel réseau communicatif. Ce réseau permet de réaliser des rôles sociaux privilégiés dont la structure correspond à une structure de

l'écriture (non imprimés), en textes imprimés et en mass media nous pouvons observer des grands déplacements et des grands changements à l'intérieur des domaines desservis par ces textes. Il faut souligner ici le changement de proportions existant entre l'information reçue aujourd'hui par un individu et l'information produite — par rapport par exemple aux sociétés préindustrielles que l'on pouvait caractériser par un équilibre relatif de l'information produite et de l'information reçue. De même, il faut tenir compte des variations d'étendue de l'activité humaine communiquée. En admettant une situation moyenne nous pouvons conclure que le domaine de ce qui peut être «écouté» est nettement supérieur à ce qui peut être énoncé oralement (parlé). La possibilité de lire (pour soi-même avant tout) surpasse visiblement tous les autres genres de l'activité communicative de l'individu. C'est dans le domaine de l'écriture (acte de l'écriture pour soi) que l'on remarque aujourd'hui une activité relativement diminuée. Cette simple constatation concernant le domaine des textes linguistiques utilisés dans la communication sociale nous montre la spécialisation de la sphère desservie par les textes parlés. Seule l'étude de ces relations multiples permettant d'imaginer le «marché» des messages linguistiques nous offre la possibilité d'entrevoir une systématisation préliminaire des textes parlés. Le problème défini de cette manière dépasse largement les compétences traditionnelles de la folkloristique. C'est l'allocation de K. V. Tchistov lors du symposium consacré aux problèmes du classement des genres verbaux du folklore (VII<sup>ème</sup> Congrès des ethnographes et des anthropologues, Moscou 1964) qui a démontré (en tant que revendication méthodologique) la situation nouvelle des textes parlés et du «glissement» des limites du matériau qui était jusqu'à ce moment le sujet des recherches de la folkloristique. Il faut dire aussi (ce qui est d'ailleurs décisif) que selon la compréhension

---

prestige ou de pouvoir et qui distingue un groupe de textes «touts-faits» définis dernièrement dans les sciences polonaises comme «créations orales». Parmi celles-ci on peut compter les causeries à la radio, les discours parlementaires, les harangues judiciaires, les sermons religieux: donc des créations soit écrites et destinées à une lecture publique par l'auteur, soit prononcées par l'auteur à partir du texte, soit enfin, formulées uniquement pendant l'allocation mais restant en général la réalisation d'une conception élaborée. Et c'est justement ce trait qui leur donne — par opposition aux énoncés aléatoires (en conversation p.ex.) le caractère d'une oeuvre, produit d'une littérature orale dans le sens large du terme.

de la notion du folklore les critères de la distinction des textes oraux, les critères de leur systématisation pratique et de leur classement scientifique sont formés d'une manière différente. On propose aujourd'hui de plus en plus souvent des critères scientifiques de ce classement (ce qui garantit la valeur méthodologique des recherches folkloriques); ces propositions vont de pair avec des réalisations pratiques. Nous avons donc affaire à des propositions d'un classement global des phénomènes folkloriques mais aussi, bien plus souvent d'ailleurs, à des classements partiels concernant des ensembles choisis de phénomènes, p.ex. la distinction de la «fable» (*Marchen*) et de la «prose n'ayant pas un caractère de fable» (*Sage*); ou un essai de définition des genres (sous-genres). Dans les deux cas, lorsqu'on accepte des critères de classement de l'ensemble des phénomènes folkloriques ou p.ex. des genres de «prose n'ayant pas un caractère de fable» entrent en jeu des distinctions différentes, dépendant de la conception du folklore en général. Sans procéder à une révision critique, nous pouvons énumérer quelques-unes d'entre elles: a) selon un critère ontologique (K. Ranke, M. Lüthi, K. Schier); b) le critère épistémologique-artistique (V. Propp, G. Permiakov); c) le critère de communication fonctionnelle (K. Tchistov, S. Azbelev).

En ce qui nous concerne nous sommes avant tout intéressés par les propositions de K. Tchistov concernant la «prose n'ayant pas un caractère de fable»<sup>2</sup>. Tchistov considère le folklore comme un symp-

---

<sup>2</sup> Ce texte est un fragment d'un travail concernant les aspects folkloriques des mémoires (exécuté sur un corpus de mémoires paysannes n'ayant pas participé à un concours). C'est pour cette raison que nous consacrons une si grande part à la prose «qui n'a pas un caractère de fable». D'autant plus, d'ailleurs que l'ensemble formel, si difficile à décrire, est représenté dans l'ensemble des messages oraux. Les genres particuliers peuvent être considérés comme des formes primaires des mémoires. On peut, en conséquence, tirer parti des formules plus générales, plus significatives. M. Butor, par exemple, considère le récit comme un de ces éléments qui constituent notre compréhension de la réalité et ajoute: «Ce récit dans lequel nous baignons prend les formes les plus variées, depuis la tradition familiale, les renseignements que l'on se donne à table sur ce qu'on a fait le matin, jusqu'à l'information journalistique ou l'ouvrage historique. Chacune de ces formes nous relie à un secteur particulier de la réalité. Tous ces récits véridiques ont un caractère commun, c'est qu'ils sont toujours en principe vérifiables. Je dois pouvoir recouper ce que m'a dit un tel par des renseignements venus d'un autre informateur, et ceci indéfiniment; sinon je me trouve devant une erreur ou une fiction».

tôme de la communication syncrétique<sup>3</sup> multifonctionnelle, et le genre est, selon lui, une variante concrète — à cause de sa structure artistique typique et de sa fonction historique définie — de la communication syncrétique. Lorsque nous voulons tracer une typologie préalable (comprise d'une manière pragmatique) des messages oraux contemporains nous acceptons pour celle-ci un critère semiotico-communicatif qui tient compte et de la «mémoire» inscrite dans le texte de ses emplois précédents, des contextes précédents (ce qui prouve l'existence de traces objectivisées dans les emplois précédents de la structure textuelle) et tient compte aussi du moment actuel de l'emploi du texte, donc de sa fonction sociale. Ainsi, la stabilité indispensable du texte devient fonction de son indispensable variabilité<sup>4</sup>.

Nous pouvons donc admettre que la communication orale se divise en trois groupes sémiotiques de textes distincts :

A. Le premier groupe est celui des textes que nous utilisons dans leur fonction de signaux (textes-signaux). Ils prennent leur issue des comportements sociaux et engendrent ces comportements. Leur emploi s'épuise dans le cadre d'une situation donnée qu'ils «prolongent» et modèlent; ils ne peuvent aussi être transportés en dehors de cette situation sous la même forme. Le message dans la fonction de signal réalise avant tout des buts pragmatiques et nécessite une réponse directe sous la forme du commencement ou de l'interruption d'une action déterminée. Les textes de ce groupe sont une variante de la communication dans un sens étroit, donc une activité spécialisée. Communiqués sous une forme orale (ce qui souligne leur pluralité matérielle et linguistique) polémiqument constamment avec leur propre pluralité matérielle. C'est donc l'action régulatrice du code qui demeure au premier plan. La communication des textes-signaux aspire

<sup>3</sup> Ces problèmes ont été analysés par V. Gusev dans son *Estetika folkloru*.

<sup>4</sup> La «mémoire» sociale des emplois précédents du texte donné dans le domaine de certains genres du folklore oral peut être — en partant du principe d'un grand degré de généralisation — équivalente à un modèle de comportement, le modèle d'un objet, le modèle du monde. G. P. Permiakov nous donne des exemples caractéristiques dans ce domaine dans son livre *Ot pogoworki do skazki*. L'auteur laisse de côté le problème des marques génériques mais essaie de démontrer la répétition logico-sémantique des invariants dans les manifestations du folklore oral. Le degré de complexité de ce folklore, sa fonction artistique et sociale sont variables; autrement dit l'auteur admet un classement de certains phénomènes folkloriques qui ne nous renvoie pas à la catégorie générique.

à l'homogénéité du plan linguistique du texte donné (l'exemple opposé est l'emploi dans le cadre du même message d'un dialecte et de la langue littéraire); elle aspire aussi à l'homogénéité du monde des référents qui sont un moyen et un objet d'action (organisés p.ex. comme une ligne technologique complexe ou un complet d'outils). Les textes-signaux n'exigent pas de leurs émetteurs un rapport homogène envers le monde et leur utilisation peut aspirer à l'établissement d'une telle homogénéité. Par exemple un mode d'emploi (en tant que texte défini) ne nécessite pas de telles opérations sémiotiques qui manifesteraient (ou établiraient) le rapport de ceux qui s'en servent envers la catégorie du travail comme valeur sociale. Les textes dont nous parlons ce sont p.ex. les ordres, les instructions brèves, les questions brèves et complexes nécessitant une réponse immédiate, les slogans du public sportif, les «questions indicatives» et les «informations supplémentaires» (dans leur fonction indicative) qui – p.ex. dans le processus didactique – peuvent se transformer en énoncé ou en récit spécialement pour une situation donnée.

B. Le second groupe de textes oraux est celui de ceux qui peuvent être reproduits dans un autre espace, mais dans le même intervalle temporaire. Ces textes peuvent desservir tout un collectif employant la même langue. Les significations de ce groupe de textes se manifestent sur la voie d'une «comparativité» continue de la réalité exprimée dans le texte à la réalité exprimée en dehors du texte. Le «langage» qui permet une telle comparaison est la structure de la réalité conçue de telle ou de telle manière. Les messages des textes du groupe B sont habituellement munis d'un système agrandi de procédés vérificateurs<sup>5</sup> qui sont une sorte de passerelle jetée entre les partis communicants; passerelle constituée soit par la situation communicative commune, soit par la connaissance commune de la situation hors textuelle. Les procédés vérificateurs oscillent entre la sphère du texte et la sphère du message. L'essence de ce type de

---

<sup>5</sup> Dans les travaux des folkloristes contemporains consacrés à la «prose n'ayant pas un caractère de fable» l'on distingue ce qu'on pourrait appeler «les informations concernant la réalité du phénomène qui est le sujet du récit» (ensemble de procédés légalisateurs). Cela peut être une tradition locale de trésors enfuis concrétisant leur emplacement et aussi contenant l'information de quelle manière s'en emparer (avec une référence p.ex. à une autre personne). A part cela on distingue aussi la «trame dynamique» (texte), donc un module défini du récit.

messages est communicative. En utilisant à chaque fois un minimum d'information commune on peut transmettre une portion d'information nouvelle, valorisée de cette manière par rapport à l'information précédente. L'existence de ce groupe de textes dans un collectif linguistique dépend de la communication de l'information «nouvelle»; par conséquent ces textes doivent être évalués par ceux qui les utilisent comme «connus» (manque d'information) ou «nouveaux» (présence d'information). En second lieu, ceux qui emploient ces textes doivent les classer (révaluer) en tant que «conformes» avec la conception de la «vérité» ou «non conformes», conception qui est de rigueur dans ce collectif. Par contre, dans ce cas, nous ne nous retrouvons point devant l'opposition concernant l'emploi du message: «autotélique» (artistique) – «instrumental» (non artistique). On peut donc grouper ces textes, qui ne peuvent être communiqués deux fois à un même individu (ou dans le même auditoire): ce sont tous les genres d'actualités, les nouvelles sensationnelles, les présages, les dictons, les potins, les nouvelles, les rumeurs, les observations conventionnalisées (banales), les conseils ménagers ou météorologiques («météorologie populaire»), les formules juridiques et les souvenirs liés à une actualité.

Grâce à l'opposition en vigueur (dans le collectif de ceux qui l'emploient): «information» – «manque d'information», «vérité» – «mensonge» (ce qui justifie la distinction d'un type de messages défini subordonnant les textes du groupe B et constituant d'ailleurs le groupe compris de cette manière) on peut inclure dans le groupe la majorité des messages de «prose n'ayant pas un caractère de fable». En employant la terminologie de K. von Sydow le folkloriste soviétique K. Tchistov ne parle pas de genres mais des nouvelles, des bruits, des rumeurs (*Sagenbericht*), des récits à caractère chronico-documentaire (*Chroniknotizen*), des récits mémoratifs des témoins (*Memorat*), des récits stabilisés fabulairement (*Fabulat*) – en «genres de communication», ou «formes élémentaires du fonctionnement de la prose populaire n'ayant pas un caractère de fable». Il ne parle pas de genres. Le but de l'utilisation de ces messages demeure en dehors d'eux; habituellement il est extérieur, soumis, selon Tchistov – à la réalisation de ces fonctions que nous attribuons aux arts appliqués et aux messages ayant une valeur sociale (historiques, politiques, cosmogoniques, religieux).

Les messages des textes de ce groupe sont soumis à la règle suivante:

«tout en son temps et lieu»<sup>6</sup>. Cette règle (résultant du caractère oral du message) ne peut être appliquée d'une manière non réflexive, comme dans le groupe A des textes, mais il faut la respecter et la «faire jouer». On peut donc discuter avec elle, menacer son exclusivité. Analysons les conséquences qui résultent du fait de la respecter. Si dans le cadre du message d'un texte donné nous avons affaire à un «mélange» du plan des réalités communes (p.ex. lorsqu'on raconte un événement local; cela peut être déjà le changement du nom de la localité, une erreur dans le nom — alors se déclenche une espèce de système régulateur (une «critique littéraire» orale) accentuant que «quelque chose n'est pas à sa place». Par conséquent, à l'ensemble des procédés vérificateurs (formules qui rendent vraisemblable) il faut ajouter un ensemble de formules vérificatrices. Il faut prendre le texte transmis dans une double parenthèse<sup>7</sup>. Parmi les procédés vérificateurs les plus courants on peut énumérer des expressions qui sont le plus souvent des répliques directes: «vous racontez n'importe quoi», «ooh», «parle toujours», «mon oeil», etc. Un enregistrement sensé de ces procédés serait un apport théorique considérable, étant donné qu'ils cumulent l'information concernant l'utilisation de ces textes qui pourrait être, sans difficulté aucune, interprétée dans des catégories hors linguistiques, sociologiques et idéologiques. Les procédés vérificateurs revêtent très souvent une forme parodique; celle-ci est un exemple radical de l'action régulatrice de la règle. Ce phénomène est lié le plus souvent avec une survalorisation des messages de ce groupe (incompabilité du plan du réel); l'exemple le plus typique est la barrière des générations. D'où les formules classant les messages donnés en tant que messages «qui ne sont pas à leur place», par exemple «les récits de l'année mille neuf cent japonaise» (souvenirs des Polonais qui prirent part à la guerre russo-japonaise). Aujourd'hui cette formule se rapporte à tous les souvenirs de guerre, hormis ceux de la dernière guerre mondiale. On parle aussi des récits «du temps de François-Joseph». On emploie couramment des équi-

---

<sup>6</sup> C'est en parlant de la communication folklorique que H. Walińska a employé cette expression. En ce qui nous concerne, nous l'utilisons dans le contexte d'une problématique quelque peu différente.

<sup>7</sup> Ce problème est lié avec la complexité dialogique de l'énoncé compris comme une entité de communication et l'on peut le remarquer surtout dans le domaine du folklore utilisant des textes tous-faits.

valents de la formule classique «mort, il s'est sauvé»; des énoncés parodiques utilisant une formule conventionnelle — «avec de la neige jusqu'au cou nous tendons une embuscade dans les blés». C'est surtout aujourd'hui que nous pouvons parler de tout un système «d'antitextes» employés dans une fonction régulatrice.

Analysons maintenant certaines conséquences résultant du fait de polémiquer et de «faire jouer» la règle «tout en son temps et lieu». En utilisant un minimum d'information commune les messages des textes du groupe B tendent à renverser cette communauté d'information et en même temps à la reconstruire sous une forme plus universelle. Leur lien direct avec la réalité courante les oblige à construire un genre «supérieur» de communauté — bâti, en quelque sorte, au-dessus de la communauté réelle. C'est ainsi que s'établit un certain type d'opérations sémiotiques qui peuvent se répéter sur des textes hétérogènes, communiqués dans une même fonction. La communauté dont nous parlons peut embrasser une seule génération de ceux qui emploient les textes, mais peut aussi être construite pour une courte période; c'est facile à remarquer en observant l'apparition de modes éphémères pour des messages d'un certain type. Dans ce groupe nous pouvons inclure (tendant d'ailleurs vers la convention) les souvenirs de vacances, les déclarations liés avec les grands événements sportifs (Jeux Olympiques, Course de la Paix) ou nationaux (p.ex. le montage en Pologne d'une chaîne de voitures Fiat 126p). Le réel est communiqué dans ces cas d'une manière centrale (mass-média, par exemple) grâce à quoi la réitération de certaines opérations sémiotiques obtient une plus grande importance. Et la communauté du plan de l'énoncé, bien qu'elle n'ait pas la même rigueur que celle des textes signaux et celle du plan temporaire du réel facilitent la communication des textes B dans une fonction — désignons la d'une manière générale — «différente». La conception de la vérité est alors menacée pour les utilisateurs; il est possible aussi de transmettre ce qui est «connu», mais dans certaines situations seulement; nous pourrions les appeler «situations productives».

a) Cela peut être l'emploi d'une information dite «vieille» (vieille du point de vue du collectif dont fait partie l'émetteur) par rapport à des représentants de la nouvelle génération (p.ex. «récits du bon vieux temps», «souvenirs d'enfance», «histoires de famille» cités dans une fonction de sauvegarde des traditions ou une fonction moralisatrice: comme exemples négatifs ou positifs);

b) l'information «connue» entre en cours lorsqu'elle est employée dans sa fonction de marque sociale, caractérologique («jeu» mimique ou parodie d'énoncés étrangers);

c) on attache aussi de l'importance à une information dite «vieille» lorsqu'il y a possibilité de la reproduire plusieurs fois devant les représentants d'un autre collectif, devant un étranger (p.ex. information concernant des événements locaux, des traditions locales). Ce qu'il y a d'étonnant, d'ailleurs, c'est la stabilité du répertoire des informateurs locaux ayant affaire à des gens qui n'appartiennent pas à leur groupe: ethnographes, journalistes, touristes;

d) une information «connue» et «invraisemblable» est échangée dans le même collectif lorsqu'elle est une manifestation artistique et elle est communiquée avant tout dans une fonction autotélique.

Les situations énumérées sont uniquement des manifestations relativement importantes du «processus de folklorisation»<sup>8</sup>. Des textes particuliers se détachent des situations qui les ont créés et deviennent des unités «toutes-faites» (conventionalisées grâce à leur emploi répétitif) pour un intervalle de temps plus ou moins important. On pourrait même dire qu'elles ont accédé, pour une certaine période, à une communauté d'un rang plus élevé, où elles remplissent une fonction de signes. Autrement dit, un texte fait partie du folklore lorsqu'il ne repose plus sur la communauté du plan de l'énoncé et la communauté du réel, mais sur une communauté qui les dépasse et qu'on peut décrire comme possibilité de subordonner un texte à un type d'opérations sémiotiques réitérables. «La disponibilité» du texte (sa stabilité) est garantie par son caractère de signe. Ces exemples nous montrent que certains textes deviennent, dans le processus de la folklorisation des «modulateurs» de situations vitales, sociales, intellectuelles ou individuelles typiques (réitérables). On peut les utiliser sous forme d'équivalents, comme signes de ces situations, mais elles servent en même temps à interpréter (modeler et prévoir) des situations concrètes. Il faut, pour cela, employer un paradigme général qui a pour fondement un rapport avec le monde, donc reproduit une invariante déterminée. Par conséquent, il faudrait traiter la question des «variantes», si importante dans le domaine du folklore sur un plan épistémologique.

<sup>8</sup> Il est bien sûr évident que seulement une certaine partie de textes folkloriques (que nous désignons plus loin comme appartenant au groupe C) est le produit de la dite folklorisation comprise de cette manière.

Les problèmes du folklore que nous venons à peine d'esquisser nous permettront maintenant de définir les critères qui distinguent de l'ensemble des textes oraux leur groupe extrême, c'est-à-dire celui des textes folkloriques proprement dits.

C. Le troisième groupe de textes de notre typologie ce sont les textes folkloriques *sensu stricto*, textes qui sont communiqués à l'opposé de ceux du groupe A dans une fonction de signes<sup>9</sup> (textes-signaux). Les textes situés dans ce groupe dans leur majorité ne produisent pas de significations grâce au fait de les reporter à la connaissance actuelle des côtés communicants ou de la structure de la réalité courante (communauté du plan de l'énoncé et communauté du réel) mais doivent cette signification à leur comparaison mutuelle avec les textes avoisinants. C'est la relation «signe—signe» qui est de rigueur et non celle de «signe—objet». Le texte peut être conçu par rapport à un autre texte (nous comparons, par exemple, des fables en disant : «c'est comme dans cette fable...»), mais nous ne pouvons pas — sans employer des termes logico-philosophiques — comparer la réalité que ces fables nous décrivent). Les textes du groupe C sont les plus «prêts», les plus stables du point de vue fonctionnel et structurel et l'on peut s'en servir dans une fonction autotélique (symbolique). Dans un collectif linguistique ils sont compris en rapport à l'ensemble de la communication linguistique en tant que textes hautement conventionnalisés. On peut leur attribuer, en employant la terminologie de G. L. Permiakov, les traits de «clichés synthétiques» (dans ce cas surtout d'unités supraphrastiques), où «malgré le lien direct, grammatical et logique, des signes simples qui la constituent, existe un sens supplémentaire (métaphorique) général pour l'énoncé dans son ensemble, pour cette raison déjà unissant ses constituants dans un certain ensemble synthétique».

Si dans le groupe précédent de textes la pluralité matérielle et significative (le syncrétisme) du message oral pouvait être comprise

---

<sup>9</sup> Je distingue ici la catégorie du «signe» et du «signal». Cette distinction est employée souvent dans des buts différents et expliquée de différentes manières. Le «signe» ainsi conçu apparaît dans une réalité «discrète» et peut être équivalent de la caractéristique informative d'une réalité donnée, son modèle. Sa motivation ne dépend pas de la situation mais demeure historico-culturelle. Le «signal», par contre, nécessite une réponse active (autant de signaux que d'actes). La continuité de la situation (signal—acte—signal) en dépend et sa motivation est directe.

comme quelque chose qui, dans l'acte de la transmission devait être soumis à une vérification (légalisation), alors, dans le groupe de textes C que nous analysons actuellement les textes ont pour fondement cette pluralité significative; ils manifestent leur «multiple encodage», ils désignent une sphère d'opérations intersémiotiques potentielles. Un texte folklorique *sensu stricto* peut être reparti dans la communication orale de différentes manières. C'est pour cette raison que les significations, lorsqu'on considère l'une des langues comme unique ou élémentaire, peuvent être la réalité même, pour le récepteur réalité concrète (ici et maintenant) et en même temps ne pas s'épuiser dans celle-ci. Ils peuvent aussi être un simulacre de la réalité ou son projet. Il est facile d'entrevoir que les textes folkloriques dans un sens étroit passent d'une situation à une autre et ne sont pas directement déterminées par des marques spatio-temporelles. En prenant le risque d'une généralisation nous devrions dire que l'essence communicative des textes folkloriques est d'un type particulier et lorsque nous formulons des problèmes de recherche par rapport à celle-ci nous pouvons parler d'un genre de déduction<sup>10</sup>.

Ainsi les textes folkloriques (le conte, l'épopée, le proverbe) organisent la réalité dans une série de faits analogiques. La sphère du fonctionnement du texte d'un type donné est, dans la conscience de ceux qui l'utilisent, une sphère universelle<sup>11</sup>. Les textes qui n'appartiennent pas au groupe de phénomènes folkloriques oraux compris dans un sens aussi strict ne peuvent figurer dans une double «parenthèse» de procédés vérificateurs et légalisateurs. Du point de vue de leur distinction (et de leur emploi) l'opposition «information vieille» — «information nouvelle» et «véridique» — «non véridique» est sans importance, étant donné que ce texte peut être reproduit plusieurs fois devant un même auditoire. Par contre gagne en impor-

<sup>10</sup> Ce type d'idéologie que nous pourrions selon J. Topolski appeler «monde sans histoire» a déjà été analysé plusieurs fois. En tenant compte de la diversité des recherches il nous semble juste d'énumérer les travaux de C. Lévi-Strauss, de D. S. Lichatchov, de V. V. Ivanov et V. N. Toporov et de J. Topolski.

<sup>11</sup> L'identité: «émetteur» — «producteur» du texte (nécessaire au groupe A) change de formule pour le groupe C: «émetteur» = «reproducteur». Par conséquent, les textes de groupes A, B et C sont des «textes du point de vue de l'observateur (chercheur)». Pour un porteur de culture ces «textes» seront avant tout des textes du groupe C. Les autres s'en rapprochent plus ou moins.

tance l'opposition «message dans une fonction artistique (autotélique, symbolique)» — «message dans une fonction non artistique, instrumentale».

## 2

• La typologie des textes oraux que nous avons présenté ci-dessus a sa motivation pragmatique et par conséquent possède une valeur opératoire essentielle lors de la description de certains phénomènes de la culture contemporaine, pour lesquels, selon A. Kłosowska, nous pouvons adopter un critère sémiotique distinguant — d'après le genre de liens de communication — trois systèmes élémentaires de culture. Le premier se caractérise par la continuité et l'homogénéité des situations de communication et l'énoncé en est un prolongement direct. Les contacts qui dominent sont des contacts directs (face à face). Les rôles spécialisés et les fonctions communicatives n'existent pas, ce qui facilite l'échange d'informations; cet échange est marqué comme sujet, mais malgré ceci facile à reproduire. La société rustique et locale, la famille paysanne traditionnelle peuvent servir comme un exemple classique d'un collectif communiquant de cette manière. Le second système nous renvoie à un type de contacts établis par la structure des institutions supralocales (écoles, classes, bibliothèques). Ces contacts sont plus spécialisés et se réalisent par certains rôles (lecteur, membre d'un club, spectateur). Le troisième système est un cadre pour la matière transmise centralement et reçue passivement (les mass-média). Le premier et le dernier des systèmes se rejoignent comme pôles d'un certain continuum.

Lorsque nous avons présenté l'hypothèse concernant la spécialisation des textes oraux (avec les textes parlés) nous ne pensons pas à leur disparition; c'est-à-dire à ce que pourrait suggérer le développement des mass-média. Les savants des sociétés dominés depuis longtemps par ce que l'on appelle «la culture des masses» (Etats-Unis, Grande Bretagne) démontrent que le rôle des contacts individuels comme canaux de transmission des informations, loin de s'affaiblir, reste énorme et décide de la majorité des comportements linguistiques habituels. C'est de là que tire son origine l'hypothèse de la «transmission en deux étapes des matières communiquées», d'après laquelle les contacts individuels qui se réalisent surtout dans des

«petits groupes» (par exemple groupes d'amis, groupes en excursion, etc.) ou dans des «groupes élémentaires» (p.ex. la famille, le voisinage) ont une direction allant du «chef d'opinion» à ceux qui ne sont pas «chefs d'opinion», ce que d'ailleurs confirme la conviction que les «chefs» utilisent les mass-média dans une plus grande mesure que les autres. Les recherches effectuées chez nous dans les années 1950–1960 ont confirmé l'hypothèse que «les informations transmises à l'aide des mass-média sont incluses dans le système de l'échange oral entre les hommes», et ceci par l'intermédiaire de personnes jouissant d'une certaine autorité dans leur milieu et se référant elles-mêmes à d'autres personnes notoires. Dans ce cas précis nous pouvons dire que les «chefs d'opinion» emploient plus souvent des messages oraux (textes), qu'ils les élaborent plus souvent et que les autres opérations sur les textes parlés sont orientés vers eux. Etant donné que nous manquons de recherches détaillées à ce propos nous devons nous contenter de quelques remarques qui conceptualisent l'expérience courante.

Malgré l'importance des contacts oraux nous pouvons avoir l'impression que l'ensemble des textes parlés a été «introduit» sur le «marché de textes» général, donc – bien que cela puisse nous paraître paradoxal – qu'il s'est trouvé «sous le contrôle» d'un autre genre de textes, surtout communiqués en masse. Ce contrôle reste bien entendu indirect, et s'exerce à travers un auditoire participant à différents systèmes de culture en même temps. Il faut quand même attirer l'attention sur l'action exercée par les institutions spécialisées de l'envergure du système scolaire (éducatif), ou sur l'existence (formée entre la linguistique et la pratique sociale) d'une discipline dont la problématique est liée avec «la culture de la langue» ou avec sa pureté (traitée souvent d'une manière instrumentale).

Les groupes de textes parlés dont nous avons fait la distinction plus haut sont évalués de différentes manières sur le «marché» des textes et sont soumis à ses lois d'une façon qui leur est propre, tout en assumant des fonctions spécialisées. Par rapport aux textes du groupe A nous pouvons conclure que les comportements sociaux se réalisant surtout en pratique sont réglés de plus en plus souvent dans le cadre d'un seul système qu'essaient de former les disciplines ergologiques. Par conséquent, «les textes-signaux» rencontrent des «concurrents» dont la fonction est identique; ce sont les schémas, les dessins, les signaux mécaniques, les impulsions visuelles, etc. Le groupe

de textes B est certainement le plus vivant, le plus «en dialogue» avec les textes écrits ou communiqués en masse (centralement) à cause du moins de l'hypothèse de la «transmission en deux étapes de la communication». Les textes dont nous parlons sont comme «impliqués» dans la sphère des «textes étrangers», qu'il faut comprendre, dans ce cas, comme universellement accessibles (donc vérifiables), sans liquider leurs «adresses» dans le circuit social: p.ex. «il y avait dans le journal»; «on a donné à la télé», etc. Ces textes ont, en quelque sorte, leur «adresse» constante, contrairement aux textes du folklore traditionnel *sensu stricto* (bien qu'ils soient analogiquement universels). Nous devons aussi dénoter une «mise en dialogue» d'une autre espèce. Celle-ci permet d'intensifier particulièrement les textes du groupe B lorsque les domaines des matières attendues et transmises centralement ne correspondent pas ou lorsque ces matières ne sont pas reçues comme véridiques. La probabilité qu'un texte défini de ce groupe deviendra un texte écrit ou communiqué centralement soit un texte du répertoire par excellence folklorique est strictement identique. C'est justement les textes du groupe C (dont nous pouvons établir la distinction par rapport à l'ensemble des messages oraux selon un critère artistique) qui ont été obligés à se mettre en dialogue de concurrence avec les faits littéraires. C'est une concurrence – comme l'affirme le folkloriste soviétique Azbelev – avant tout des qualités artistiques dans la transmission desquelles ces textes ont commencé à se spécialiser en laissant à la communication écrite, imprimée et de masse les fonctions non artistiques si nombreuses autrefois mais demeurant un ensemble non spécialisé; les fonctions référentielles, cognitives, régulatrices, etc. De plus en plus souvent, nous nous heurtons aujourd'hui à l'existence d'un immense terrain de «collaboration» intensive des textes folkloriques et de leurs rédactions dans la littérature de troisième ordre avec les textes communiqués centralement. Le caractère intersémiotique du message folklorique va à la rencontre du caractère «doublement intersémiotique» du message de masse. Czesław Hernas, en construisant la notion du «troisième circuit du contenu littéraire» le définissait justement comme terrain d'une «collaboration de ce genre». Dorota Simonides, lors de ses recherches effectuées sur le terrain, a constaté que sous l'influence d'émissions télévisées telles que *Les Quatre blindés*, *Enjeu au-dessus de la vie* (romans feuilletons télévisés dont le succès fut énorme) et du film de

K. Kutz *Sel de la terre noire* les récits oraux à caractère de souvenirs (concernant les Insurrections Silésiennes) ont tendance à se multiplier. D'un autre côté, il est possible de décrire l'intrigue des *Quatre blindés* (ou construction de leurs héros) dans la poétique de l'épique héroïque traditionnelle. Czesław Hernas caractérisait ainsi l'importance de ce phénomène: «Depuis les vieilles traditions folkloriques jusqu'au feuilleton télévisé d'aujourd'hui c'est un héros dont la noblesse, l'honnêteté de ses fins ne peuvent prêter à confusion, dont le courage, la force, la ruse inspirent l'admiration. C'est un héros substitut, une sorte de prothèse de l'imperfection humaine qui réalise nos rêves sur l'homme idéal».

En proposant une distinction des textes parlés et en signalant les règles dont ils peuvent être l'objet sur le «marché» de textes contemporains nous nous sommes donnés pour but d'attirer l'attention sur le caractère répétitif (bien qu'historiquement défini) du système des textes parlés, reçus préreflexivement — comme un genre de norme — dans la conscience de ceux qui les utilisent. Cette norme (il est encore difficile de parler d'un système abstrait de la pratique) est quelque chose d'extérieur par rapport aux actes concrets d'échange de messages. Essayons donc d'analyser la possibilité de reconstruire le modèle d'une situation qui nécessite un échange intensif de textes parlés dans une fonction — nommons la pour le moment — quasi-instrumentale (non autotélique). Précédemment nous l'avons nommée situation productive<sup>12</sup>. Et notre connaissance empirique, et la réflexion historique — demeurant d'ailleurs dans un stade embryonal (sauf la historiographie) — relative à la situation actuelle des textes parlés nous donnent la possibilité de reconstruire préliminairement des situations productives typiques et aussi — ce qui paraît beaucoup plus important — permettent dans l'avenir de décrire théoriquement un invariant d'une telle situation pour une réalité historique donnée. Nous sommes persuadés, qu'à part les «recherches sur le terrain» et les recherches historiques, il faut prendre en considération les recherches expérimentales qui pourront, peut-être, nous apporter bien plus que des «accords» entre les folkloristes (lors des congrès) sur le domaine de ce qui peut compter comme le folklore et ce qui ne le peut pas. Je pense ici

---

<sup>12</sup> B. Linette traite le problème d'une façon rapprochée en employant la notion des «cercles fonctionnels du folklore».

aux recherches en laboratoire de F. C. Bartlett sur le processus de transmission des légendes populaires; aux faits intéressants que nous apportent les travaux de L. S. Vygotski et peut-être aussi aux expériences pédagogique-littéraires de Lev Tolstoï effectuées à Jasna Polana. De même, les pensées de Bergson et de Holbwachs concernant notre problématique n'ont pas encore totalement perdu de leur actualité. Nous pourrions multiplier les exemples en donnant la priorité aux recherches des psychologues sur la «*mémorisation du texte sensé*» ou sur la dépendance de la structure du texte et le processus de la perception. Les résultats obtenus par la psychologie sociale, la psychologie et la socio-linguistique concernant les conditions sociales de la communication orale nous sont très précieux. Mais la bibliographie en est trop copieuse pour que nous puissions citer même les travaux les plus importants. En attirant l'attention sur ces revendications rappe-  
lons certains faits.

Les chercheurs «*sur le terrain*» d'aujourd'hui sont convaincus que le répertoire traditionnel est disfonctionnel et que l'on emploie les anciens textes dans une fonction de distraction ou une fonction comique. On parle de la domination des formes anecdotiques et avant tout des simplifications formelles qui ont pour but soit de «*faire jouer*» les textes, soit de marquer nos rapports avec le texte (résumé, compte rendu, jugement), beaucoup moins souvent ces textes sont l'objet de performances traditionnelles. «*Les modifications passent [...] des formes longues aux formes courtes, des récits, des anecdotes aux plaisanteries. Cette dernière est en quelque sorte une forme finale de la majorité des types de récits*».

Le phénomène est semblable pour les contes magiques et les contes animaux. Les modifications typiques des phénomènes traditionnellement folkloriques et, en quelque sorte leur imitation — dans une fonction déjà modifiée — par des phénomènes non traditionnels (p.ex. la fonction divertissante et artistique des récits à caractère de mémoires) témoignent du changement de ces situations sociales que nous nommons «*productives*». De la reconstruction des situations traditionnelles et du point de vue qu'ont les contemporains nous pouvons tirer la conclusion suivante: l'ensemble des situations déterminées par le type «*non productif*» des contacts familiaux et amicaux a été l'objet de modifications relativement peu importantes alors que nous avons pu observer une contraction radicale des situations an-

ciennes définies par le genre du travail et des activités productives<sup>13</sup>. Les faits du folklore traditionnel (le conte, l'anecdote ou le récit local qui est devenu l'objet d'une performance et peut être compté parmi les textes du groupe C) confrontés aux matériaux transmis dans le cadre des niveaux II et III de culture se sont concentrés sur la réalisation de la fonction autotélique<sup>14</sup>, s'écartant en conséquence de leur multifonctionnalité élémentaire<sup>15</sup>. Les types des situations productives dépendent du genre de groupe dont la fonction a pour base l'accomplissement de la fonction réalisatrice. La notion même du répertoire folklorique contemporain (ensemble de schémas conservés en mémoire auxquels on attribue des significations «emplois» établis) est étroitement liée avec les possibilités qu'offrent les situations productives pour sa «création-réalisation»; ce qui revient à dire que ces situations ne sont rien d'autre qu'une structure socialement objectivée de la communication (définie dans un moment donné) qui prolonge le groupe et renforce sa cohérence intérieure. Dans la culture contemporaine l'écran, la scène, la barrière ou l'entrée d'un stade, le club manifestent aussi des situations productives; mais ce sont avant tout des «situations représentées», des situations artificielles en quelque sorte, munies de normes que le «créateur», le «représentant», le «récepteur», le «critique» ou le «dispositeur» de la fonction autotélique doit observer pour que son comportement ne soit pas jugé comme asocial. Une distinction claire et précise de ses rôles culturels

---

<sup>13</sup> D. Simonides a établi cette reconstruction des situations productives anciennes et contemporaines.

<sup>14</sup> A. Kloskowska en parle de la manière suivante: «Une grande partie des comportements des humains vivant dans la société est fondée sur la symbolisation, ou, pour parler d'une manière plus précise, sur la participation passive et active au processus de la symbolisation — c'est-à-dire à la création et la réception des signes; de même à l'interprétation, dans le cadre de la communication des signes produits par d'autres personnes. Lorsque la participation à ce processus ne dessert pas d'autres buts — surtout extérieurs — ces activités symboliques peuvent être considérées comme réalisatrices ou autotéliques».

<sup>15</sup> C'est pour cette raison que le folklore entre dans la littérature contemporaine sous forme d'ensemble de concepts ou de schémas verbaux — d'un côté (surtout dans la poésie et les versions grotesques de la prose contemporaine) et de l'autre sous une forme de compte rendu, en tant que description ethnographique, sociale et plus rarement idéologique (surtout dans la prose à thèmes biographiques et mémoratifs).

est une dénégation radicale de la réalité folklorique et par conséquent porte en elle des germes de renouvellement sous la forme du «folklore» des artistes, des «fans», des acteurs, etc.<sup>16</sup> Et c'est à partir de ce moment que nous rencontrons des situations productives telles que nous les avons présentées; des situations qui ont pour but une synthèse de ces rôles, un échange entre les participants à la communication et, ce qui semble le plus important – une communication supplémentaire. Celle-ci permet d'accepter dans le processus de l'interaction des rôles «non officiels», écarte les normes selon lesquelles les individus sont identifiés dans la vie de tous les jours dans des rôles sociaux établis. Nous pourrions dire que le rôle de tous les jours, p.ex. le rôle d'un employé, d'un acteur, d'un père, d'un élève peut être échangé contre celui d'un participant au jeu. Les messages échangés deviennent (pour une courte période) de nouveau multifonctionnels. La réalité donnée dans ces symptômes en tant que modèles est soumise à une sorte de test. On peut entrevoir les projets d'une nouvelle réalité. La situation productive emploie la structure du jeu, structure qui garantit la «communication supplémentaire» grâce à laquelle – comme langage-intermédiaire – une réalité peut être comparée à une autre même si cette seconde est une création fictive, rêvée ou attendue. Ceux qui participent à cette situation vivent donc une vie «double» et elle-même, pour paraphraser la formule de M. Bakhtine dont il est facile de reconnaître l'inspiration, «est un phénomène fonctionnel et non substantiel».

Il semble donc que l'analyse de l'ensemble de ces groupes dont l'existence dépend de la communication des messages à fonction autotélique devient notre problème majeur.

«Le contact autotélique – écrit A. Piotrowski – c'est le minimum de saturation en dessous duquel le groupe ne peut fonctionner qu'instrumentalement [...] Les groupes dont l'existence dépend d'une façon absolue des contacts de ce type; les groupes d'amis, les groupes de jeu, etc., se prêtent plus particulièrement aux recherches sur les rapports entre l'homogénéité du groupe et le nombre et le genre de communication autotélique».

Le modèle primitif de la situation productive est donc le «marché carnavalesque» (si bien décrit par Bakhtine) ou le salon aristocra-

<sup>16</sup> C'est S. Czarnowski qui pensait en Pologne à une «sociologie des folklores».

tique<sup>17</sup>, ou enfin l'institution proverbiale de «au village». De nos jours cela peut être p.ex. une pension, un groupe touristique en vacances, une réunion entre amis. L'exemple le plus banal d'une situation productive pourrait en être le modèle: c'est le compartiment d'un wagon où se rencontrent des voyageurs partant en vacances. La casualité d'une telle situation est déjà fortement restreinte, donc les conditions (les plus élémentaires) pour l'existence du groupe compris ici d'une façon mécanique ont été remplies. Il y a donc possibilité d'interaction directe et un but formellement défini; par contre les normes et les structures nous font défaut. C'est justement ces situations qui nous offrent la possibilité d'exposer les emplois autotéliques de la langue et des textes qui l'ont pour fondement; elles font ressortir d'une manière très visible son rôle fatique, ou, dans un sens plus général, son rôle de lien créatif. Les participants se rencontrent alors en tant qu'unités projetés hors des réseaux de communication typiques pour leur activité coutumière (dans un sens plus large hors de leur niveau de culture), de ces réseaux qui sont le produit d'une longue communication et sont le modèle des liens créatifs de ce groupe. Les situations productives ont besoin de l'interaction qu'on pourrait appeler, comme le fait la psychologie sociale, processus du «nivellement d'informations».

«Le contact tangent, passer, forme d'interaction la plus courante entre des hommes n'appartenant pas aux mêmes groupes primitifs était caractérisé par la prépondérance des comportements effectifs tendant vers le but du message et non vers son contenu» —

---

<sup>17</sup> S. Skwarczyńska, dans ses réflexions sur la «théorie de la conversation» attire notre attention sur ce fait. En précisant la différence qui existe entre «l'entretien concret» et la «conversation» elle écrivait entre autres: «Bien que la vitalité de la conversation soit garantie par toute sorte de vie de société — elle était à son apogée à l'époque de la domination culturelle des salons. Ce fait même détermine son caractère idéologique et social. Dans les salons, représentants typiques de la culture de l'époque du XVII<sup>ème</sup> et du XVIII<sup>ème</sup> siècles, la conversation, activité dominante de l'élite sociale oisive devient un art; les noms des maîtres de la conversation dans les salons sont immortalisés dans les mémoires de l'époque. Si un „entretien concret” gravite autour d'une affaire concrète de laquelle parlent ses participants, pour la „conversation” c'est uniquement le jeu verbal qui compte — étant donné qu'il permet de passer agréablement le temps consacré aux loisirs. D'où la conclusion que le terrain de la conversation est le terrain de telles formes de communication comme le court récit, l'anecdote, la sentence, le paradoxe brillant».

conclut A. Piotrowski, ajoutant que : «Nous savons d'autre part que le manque de liens, la fortuité des contacts sociaux peuvent libérer la nécessité d'exprimer des sentiments communiqués uniquement aux plus proches».

La situation productive est une création à structure définie (nous avons souligné maintes fois son caractère de relation), mais en même temps un phénomène à plusieurs phases, processuel. Elle définit des formes distinctes de relations, engage à les réaliser. L'intensité des phases particulières dépend du degré de communicativité à l'intérieur du groupe basé sur l'échange de messages dans une fonction autotélique. La phase préliminaire peut être définie comme «nivellement d'information», comprise ici en «forme de relation entre les participants». Ce qui importe, c'est la «biographie communicative» préliminaire des participants, donc le discernement des véritables rôles sociaux qu'assument les individus avant de franchir le «seuil» de la situation productive. Ce sont donc des opérations sur une réalité sociale concrète. Ce qui frappe, dans cette phase, c'est la divergence entre la représentation (l'image) du «second» (suivant) participant à l'acte de communication et la position réelle qu'il occupe dans son réseau de communication typique. On peut noter aussi une divergence entre l'image que l'on a de soi et le rôle joué véritablement — vu par celui qui communique<sup>18</sup>.

La phase suivante, c'est un processus bipolaire que l'on pourrait définir comme «comparaison et différenciation des informations», donc création d'un nouveau code d'entente normalisant les comportements linguistiques — un genre de «méta-langue» — et production de textes qui l'ont pour base. Nous passons ici à une réalité artificielle (réalité d'état de siège) — qui définit les participants comme partenaires de jeu. Même des observations superficielles nous permettent de conclure que les plus courants et les mieux correspondants des «langages communs» dans le cadre de la situation du «compartiment de wagon» adoptent les règles du jeu de cartes et le jeu lui-même un comportement normalisateur<sup>19</sup>. Parmi ces «langage-

<sup>18</sup> Ces conditions sont suffisamment décrites par la psychologie sociale s'occupant de l'aspect pragmatique des comportements de communication.

<sup>19</sup> Beaucoup de textes sont le produit de ce type de «langages communs». Ils sont utilisés le plus souvent par les magazines à grand tirage ayant des rubriques hebdomadaires : mode, courrier de coeur, mots croisés, divertissements intellectuels,

ges communs» on peut compter les jeux de société, les plaisanteries qui s'enchaînent, le jeu du téléphone muet, le flirt de société etc. Un autre genre de «méta-langues», ce sont les causeries sur la météorologie, le sport, la mode, les émissions télévisées, etc. Ce qu'il faut remarquer, c'est que ces blocs thématiques conventionnalisés tendent visiblement à la formalisation des descriptions; p.ex. les cartes météorologiques, les statistiques sportives, etc.

«Le compartiment d'un wagon» en tant que réalité «d'état de siège» (modèle de ce que nous avons nommé situation productive) a maintes fois servi la littérature et le film. L'idée de l'émission populaire *L'express* de W. Bielicki et K. Próchnicki nous y renvoie directement. L'analyse de plusieurs programmes met en jeu les types d'opposition élémentaires; types continuant d'anciennes situations productives et en organisant de nouvelles. Le caractère exceptionnel de cette situation, sphère de changements et de conflits constants qui sont la force motrice de chaque jeu, laisse une empreinte visible sur le type de contacts — donc de textes produits échangés. Le mécanisme élémentaire de la production des textes (et de l'échange)

---

hobbys, horoscopes, critique des émissions à la télévision, pitavals, sports, météorologie. Les textes produits de cette manière fonctionnent sans entrer en conflit avec le répertoire folklorique et deviennent le plus souvent le sujet des messages oraux dans leur fonction autotélique. Le jugement que porte R. Barthes sur ces problèmes peut paraître symptomatique: «Aujourd'hui par exemple — et sûrement bientôt — on ne peut ou l'on ne pourra plus comprendre une littérature „heuristique” (celle qui cherche) sans la lier fonctionnellement à la culture de masse avec laquelle elle entrera ou entre déjà dans des relations complémentaires de lutte, de destruction et d'échange ou de coopération (l'acculturation dominant notre époque). Ainsi on peut concevoir une historique parallèle et mutuellement relativisée du „Nouveau Roman” et des „courriers de coeur”». On peut parler de la création de toute une série de textes analogiques qui peuvent aussi bien revêtir la forme de textes écrits que passer dans le répertoire oral et folklorique. On peut compter parmi eux les «récits invraisemblables» distingués par D. Simonides (histoires de vampires, de faillites, de fortune au loto, aux histoires extraordinaires ayant un dénouement heureux de même qu'à l'ensemble des «récits comiques». C'est en cela que consiste la «mise en dialogue» de certains domaines du répertoire oral et écrit; c'est ici qu'agit le mécanisme non seulement de la «transmission en deux étapes» des matières communiquées en masse mais aussi des actions réciproques p.ex. l'activité exercée par les correspondants des journaux, les lettres des lecteurs publiées dans ceux-ci, l'activité des folkloristes amateurs ou les initiatives d'édition et de propagande de l'Association des Artistes Populaires. Les mémoires, volontiers publiés dans les magazines montrent que la biographie peut devenir le code de compréhension (le plus complet et le plus ancien).

est le déplacement (glissement, déformation, anomalie). Ceux qui participent à la conversation dans le compartiment se retrouvent dans un monde «différent», régi par d'autres règles; la règle élémentaire est d'assumer le rôle de partenaire du jeu et ce qui en résulte: la possibilité d'accepter les rôles-masques les plus divers. Chacun de ces rôles-masques est toujours chargé d'un conflit: époux divorcé, employé délégué pour trouver des pièces de rechange, habitant d'un HLM en lutte avec l'administration de ce dernier, etc. Les textes échangés dans cette situation sont toujours comme «à la limite» de ce qui est «connu» et «inconnu» (accidentel, imprévisible). Chacun des participants prend le masque de quelqu'un «d'inconnu» au moins une fois: par exemple du passager d'un compartiment voisin, de quelqu'un qui «gâche» les anecdotes racontées, d'un inventeur gagnant sa vie au fil de ses pensées, de quelqu'un qui ne connaît pas l'argot des buveurs ou enfin de quelqu'un qui «possède» une nouvelle sensationnelle trouvée dans la presse. Dans la mesure où le répertoire des textes échangés devient un «dictionnaire» de textes (un tel dictionnaire s'établit à la fin de chaque émission et aussi de par le fait même de la quantité de ces émissions; les auteurs n'ont plus besoin de l'influencer), l'action des procédés légalisateurs et vérificateurs faiblit. Les signaux de la fonction fatigue (concentrés sur le maintien du contact) «entourant» le texte interrompent leur activité. Je pense ici aux formules conventionnelles de politesse, aux formules permettant d'interrompre le récit, à la citation d'un récit «étranger», à l'introduction d'un récit nouveau (règle de l'«à propos»). Nous avons donc affaire à quelque chose qui est un modèle du processus de la folklorisation, donc un pourvoiement de ces textes en motivations supplémentaires, motivations qui ne résultent pas de la communauté communicative donnée mais la modèlent et demeurent extérieurs par rapport à elle. C'est précisément ici que nous retrouvons le modèle élémentaire de la situation productive, dans lequel une communauté concrète est établie par une communauté de textes «touts-faits». Ce mécanisme est toujours un phénomène à deux phases dans lequel, du point de vue historique, l'ordre des pôles est toujours établi et dans un cas concret, ambivalent. (On pourrait distinguer le processus de la folklorisation et la communication folklorique dans un sens étroit uniquement à condition d'adopter une perspective historique très profonde et pour des fins purement descriptives.)

Le second pôle caractéristique pour cette phase de la situation productive est la «différentiation» des informations citée ci-dessus. Si la «comparaison» souligne sa communauté (établissement d'une communauté sociale des textes), la «différentiation» accentuée, dans les emplois successifs des textes — leur diversité fonctionnelle, donc ses variantes. Les variantes dans le folklore ce sont les individualités concrètes, les hommes concrets. L'emploi successif d'un texte c'est l'assouvissement d'un besoin esthétique de l'homme, d'un besoin émotionnel; c'est un événement vécu. Le texte et le message sont un cadre objectivisé socialement pour l'homme qui veut satisfaire ses besoins intérieurs; ils sont un élément de la culture symbolique de la culture dans un sens étroit. Son domaine, c'est l'art.

La troisième phase de la situation productive c'est le moment de «rendre» un texte à la réalité; le moment de la modeler. Les textes sont perçus comme signes d'idées, comme signes de valeurs ou signes des situations à réaliser. Le texte demeure dans la sphère d'activité de la situation productive (dans le champ du «jeu-réalité») mais sa signification reste dans la «biographie communicative» de l'unité et revient à la réalité tout en devenant un élément qui la constitue. C'est de nouveau une réalité avant un «nivellement d'information» successif.

## 3

Les textes oraux sont une réalité que l'on peut analyser lors de leur transmission. Par conséquent on pourrait vérifier les propositions présentées plus haut en analysant des groupes concrets ayant pour base un échange particulièrement intensif des messages dans une fonction autotélique. L'analyse du répertoire et des mécanismes du message dans des groupes de ce genre permet de suivre la destinée du folklore traditionnel, sa disparition et son assimilation à une réalité nouvelle; de même l'apparition de phénomènes «folkloro-semblables» — dans leur structure, leur fonction et leur mode de transmission. Il semble qu'en utilisant un critère semiotico-communicatif on peut définir certains phénomènes en tant que «folkloro-semblables» — étant donné que leur particularité reste fonction de l'ensemble général du «marché de messages» contemporain. Il est possible de croire qu'ils forment une catégorie plus spécialisée mais

qu'ils embrassent d'autres réalités culturelles — en dehors de la culture populaire traditionnelle.

Dans nos considérations nous voulions signaler des problèmes rarement analysés par les folkloristes — concernant les terrains d'un échange particulièrement intensif de textes dans leur fonction réalisatrice (autotélique). On commence à peine aujourd'hui à analyser le répertoire p.ex. des groupes en vacances, des groupes touristiques ou plus généralement des groupes élémentaires tels que la famille<sup>20</sup> ou le voisinage. L'analyse du répertoire des petits groupes sociaux<sup>21</sup> et plus particulièrement de ceux qui sont basés sur la transmission de matières autotéliques n'est pas une exigence nouvelle, mais reste toujours très importante. Le «changement» dans un sens vaste (déplacement, changement social, choc de cultures, manque d'harmonie culturelle, événements considérés comme catastrophes universelles) était considéré très souvent en tant qu'«énergie» élémentaire de maints processus culturels produisant des «textes culturels», des oeuvres concrètes, des traditions et des conventions compris d'une manière générale. Actuellement, dans les sociétés organisées, «le changement» apparaît sous une forme réglée par la culture, mais aussi produit par cette culture. Un exemple particulier d'un changement de ce genre est, pour citer Jan Szczepański, «la transformation du tourisme — tendance individuelle à passer son temps de loisirs dans la nature — depuis la création d'associations non formelles jusqu'à la création de bureaux de tourisme hautement formalisés qui organisent les vacances et le tourisme».

La possibilité du «changement» réalisant sur un vaste plan culturel des fonctions autotéliques est comprise dans le comportement culturel des individus, étant donné que «dans une société organisée, chaque homme doit, dans sa propre personnalité, créer une bureaucratie qui régira et réglera ses différents rôles sociaux».

Tout ceci demande à la science folklorique de rédiger à nouveau certaines questions, si toutefois elle ne veut que le sujet de ses recherches ne demeure toujours antérieur.

Trad. par *Krzysztof Bloński*

---

<sup>20</sup> A. Piotrowski a proposé une typologie préalable des messages oraux échangés (dans une fonction autotélique) dans le cadre d'un groupe familial contemporain.

<sup>21</sup> Citons les revendications de la folkloriste tchèque L. Pourova.